

## ***Purpura* rhumatoïde**

La vie de Jill commença à l'âge de douze ans. Avant la date très précise du 31 août de sa douzième année, rien de ce qui l'entourait ne l'intéressa. Clouée au lit à cause d'un *purpura* rhumatoïde, maladie infantile orpheline qui la priva de l'usage de ses jambes et dont personne ne connaissait le remède, elle ne connut que son appartement. Elle passa son temps à explorer les contrées secrètes de son crâne et accepta de ne plus pouvoir marcher. Puisque ses pieds ne la portaient pas, elle autorisa son esprit à suivre les chemins sinueux de son univers intérieur, visita les royaumes lointains de son cerveau, ses plages, ses continents, ses forêts sombres où elle pouvait se perdre et lancer des cailloux.

Avant de devenir ado, il fut facile pour Jill de grandir en marge du monde réel. Ce monde où il y avait des rues et une ville. Une école et des supermarchés. Des

voisins et des copains de récré. Ce monde où il fallait parler et interagir. Participer et exister. Discuter et rire. Ce monde qu'elle ne comprenait pas... Jusqu'à l'âge de douze ans, il ne l'intéressa pas. Dans une famille où son père collectionnait les cartes postales anciennes et les insectes sous verre et où sa mère aimait la musique médiévale, cela ne posa pas de problème. Ses parents non plus ne virent pas ce que la société d'aujourd'hui pouvait apporter de plus à leur fille. Le médecin leur avait expliqué qu'il n'y avait rien à faire, qu'on ne savait pas soigner cette pathologie, ni si Jill remarquerait un jour. « Seul Dieu le sait », murmura de façon pas très scientifique le généraliste de la famille.

Durant ces années, Jill écouta les chants grégoriens tenter de convertir les coléoptères et les scarabées du couloir à travers la paroi de sa chambre. De temps en temps, son père la portait jusqu'au canapé du salon et là, elle contemplait les rayons du soleil d'hiver éclairer les lames du plancher. Pour la distraire, il lui racontait les histoires en noir et blanc des cartes du début du siècle dernier. Les omnibus de Paris, les paquebots de Marseille, les enclos paroissiaux de Bretagne. Des femmes en coiffe et des messieurs en chapeau de feutre. Des écoliers en blouse et des charrettes de fleurs. Des locomotives à vapeur et des poilus de quatorze. Il en oublia de partager la vraie vie à l'extérieur de l'appartement. Jill le garda en mémoire comme une carte postale. De sa mère aussi, elle conserva peu de souvenirs : un fredonnement, un murmure liturgique et

mélancolique dans la cuisine en attendant que le lait chauffe...

Heureuse de son sort, Jill partagea plus de conversations silencieuses avec les papillons punaisés et le scorpion, icône du peuple figé de l'appartement. En effet, tel un trophée, il éclairait de sa superbe le mur principal. Sa carapace noire luisait quand le jour l'éclairait et sa queue fière, érigée pour l'éternité, pointait vers une proie imaginaire.

Elle grandit dans cette société recomposée de l'appartement sans jamais s'ennuyer. On lui fournit des logiciels scolaires et des livres. Sa mère lui fit la classe mais oubliâ la connexion internet. Le monde extérieur devint une idée floue, un concept que seuls les pas du voisin sur le palier ou les klaxons et le vrombissement de la rue rendirent tangible. Le docteur tenta bien d'imposer un fauteuil roulant, mais rien n'y fit. Elle était comblée. Elle était libre. Elle voyageait où bon lui semblait. Elle ne voulait pas que sa vie change.

Une après-midi, hélas, le 31 août, jour de ses douze ans, on vint la prévenir que ses parents ne rentreraient pas. Leur taxi avait eu un grave accident près du pont de l'Alma... à l'endroit même où une princesse était morte au siècle dernier. Jill se trouvait sur le canapé du salon, un plaid brodé de fleurs, d'animaux et de symboles héraldiques sur les jambes. Le médecin de famille la contempla d'un air désespéré. Il attendait certainement qu'elle éclate en sanglots, mais elle demeura muette et tranquille comme à son habitude.

– Tu ne vas pas pouvoir rester seule ici, murmura-t-il. Tu n’as que douze ans.

Déjà ? Elle ne s’était pas rendu compte qu’autant d’années s’étaient écoulées depuis le jour où on lui avait diagnostiqué un *purpura* rhumatoïde et que le praticien avait expliqué à ses parents que les petites filles, plus souvent atteintes de ce syndrome que les garçons, mettaient entre quelques semaines et une décennie avant de pouvoir réutiliser leurs jambes, certaines restant handicapées à vie.

Jill fixa le médecin de famille puis contempla ses membres immobiles. Elle sut qu’il était temps. Elle souleva la couverture sur laquelle s’entrelaçaient des fleurs de lys et libéra ses jambes nues. Avec une lenteur infinie, elle posa son pied droit sur le tapis du salon, puis le gauche. Le froid du plancher lui picota la peau. À ses côtés, le médecin sanglotait. Ce qui la préoccupait le plus à cet instant était qu’elle n’avait pas porté de chaussettes depuis six ans. Elle chancela en se redressant. Malgré les séances de kinésithérapie, ses muscles avaient fondu et ses os vacillèrent. Le docteur la rattrapa avant qu’elle tombe à la renverse. Il l’accompagna, telle une apparition divine, jusqu’à la commode de sa mère où elle dénicha des bas en angora. Tandis qu’elle les enfilait, une nouvelle préoccupation l’envahit. Elle ne possédait aucune paire de souliers. Ceux de sa mère seraient-ils à sa taille ? Le médecin s’empressa de les lui apporter. Il l’aida à nouer les lacets. En effet, elle n’avait jamais eu l’occasion d’apprendre. Elle contempla

ses pieds empaquetés comme deux gigots. Où allait-elle se rendre en premier ?

Des pas hésitants qui n'étaient pas les siens résonnèrent dans le couloir. Quelqu'un était entré dans l'appartement.

– Bonjour, fit une voix âgée. Je suis Monsieur Molineux, ton voisin. Je me demandais si tu voulais aller au parc ?

Bouleversé par sa guérison inattendue, le docteur ne s'y opposa pas et M. Molineux prêta sa canne à Jill. Aussi tremblants que deux feuilles, ils parcoururent la vingtaine de mètres qui les séparaient du square du quartier.

Jusqu'à présent, les seuls trajets qu'elle avait effectués avec ses parents étaient destinés aux examens médicaux. Elle ne comprenait pas ce que le monde avait de plus à lui offrir que son vaste espace intérieur. L'herbe du parc était moins verte que celle de ses rêveries, l'air de la ville plus âcre que celui de son imaginaire, les trottoirs sales et les gens moroses. Personne ne racontait d'histoires ou ne chantait. Tous marchaient pour s'éloigner les uns des autres. Aucun des êtres gris qu'elle croisait ne contemplait les fourmis et les araignées.

Jill et M. Molineux s'assirent sur un banc et fixèrent les enfants courant et riant. Au milieu de l'allée, la statue en bronze d'une femme à cheval brandissant une épée les toisait. La cavalière les contemplait et eux contemplaient les enfants. Tous trois étaient immobiles, figés dans leur matière, fondus dans leur substance, la chair et le métal.

– Je suis certain qu'elle ne ressemblait pas à cela! déclara soudain son vieux voisin en lorgnant la sculpture. C'est Jeanne d'Arc, tu sais?

L'icône portait des cheveux courts et dans son regard une furieuse envie d'en découdre. Son armure était celle d'une reine conquérante. Elle dégageait force et courage. Son cheval avait la rage aux mors.

– Un jour, peut-être, on saura vraiment à quoi ressemblaient ses traits, murmura-t-il.

Un enfant tomba et se mit à hurler. Une nounou se précipita pour le relever.

– Je ne sais pas si cela est souhaitable, continua le vieil homme. On est toujours déçus par le véritable visage des héros. Danton par exemple, quelle sale gueule! Henri VI, quel grand nez! Toutânkhamon, quel air niais... Et pourtant, on ne peut pas s'empêcher de savoir. On ne peut pas s'empêcher de déterrer les os.

À cet instant, Jill comprit qu'elle n'était pas venue dans ce parc par hasard et que si elle n'avait pas marché jusqu'alors, c'est qu'elle n'avait pas eu besoin de ses jambes avant ce jour. Pour la première fois de son existence, elle fut satisfaite de s'être rendue quelque part. Alors, quand M. Molineux lui proposa peu après de visiter son atelier, elle accepta.

Immédiatement, le hangar rempli de moules, de bustes, de pigments, de reproductions de crânes et d'yeux en verre, lui plut. Elle laissa glisser ses doigts sur les outils, les croquis, les peintures et la résine...

ses doigts, qui marchaient et qui voyaient le monde parce que ses mains avaient pendant des années remplacé ses jambes. Elle avait développé une sensibilité et une capacité à lire les objets à travers la pulpe de ses doigts. Elle ne touchait pas, elle sondait. Telle une aveugle, elle décryptait les matières et les formes. Elle entendait les murmures capturés par le grès, les échos retenus par le verre, les bruissements de la porcelaine, le souffle des tissus et les grondements des poteries. Ses doigts demandaient et les objets répondaient.

– Je travaille parfois avec la police scientifique, expliqua son nouvel ami. Je recompose des visages à partir d'ossements de crâne quand il n'y a pas d'ADN répertorié. Avec des archéologues, surtout, je rends leur aspect à des inconnus des siècles passés. La seule chose que je peux dire, c'est que l'homme n'a pas beaucoup changé depuis des millénaires et que les assassins ont les mêmes têtes que les victimes.

Elle caressa un visage de femme en silicone. Son regard transparent semblait voir à travers les âges et les murs.

– Aujourd'hui, en archéologie et en reconstitution policière, on fait de moins en moins de moulages, grogna-t-il. Il y a des logiciels 3D. J'ai dû m'adapter aux techniques les plus modernes. L'informatique gouverne le XXI<sup>e</sup> siècle.

Et Jill sut ce qu'elle voulait faire dans la vie.

– Vous pouvez m'apprendre ?

Elle allait façonner les visages des morts.